

SOMMAIRE

CHAPITRE 1.....	3
Nice, quelques mois plus tôt.....	10
CHAPITRE 2.....	10
Nice, quelques mois plus tôt.....	10
CHAPITRE 3.....	10
Nice, quelques mois plus tôt.....	10
CHAPITRE 4.....	10
Nice, quelques mois plus tôt.....	10
CHAPITRE 5.....	10
Nice, quelques mois plus tôt.....	10
CHAPITRE 6.....	10
CHAPITRE 7.....	10
Nice, quelques mois plus tôt.....	10
CHAPITRE 8.....	10
CHAPITRE 9.....	10
Nice, quelques mois plus tôt.....	10

CHAPITRE 10.....	10
Nice, quelques mois plus tôt.....	10
CHAPITRE 11.....	10
Nice, quelques mois plus tôt.....	10
CHAPITRE 12.....	10
Montbrison, 15 septembre 1990.....	10
CHAPITRE 13.....	10
Ma fille chérie,.....	10
CHAPITRE 14.....	10
Montbrison, 31 octobre 1990.....	10
CHAPITRE 15.....	10
CHAPITRE 16.....	10
CHAPITRE 17.....	10
Montbrison, 9 novembre 1990.....	10
CHAPITRE 18.....	10
Nice, quelques mois plus tôt.	10
CHAPITRE 19.....	10
CHAPITRE 20.....	10

CHAPITRE 21.....10

CHAPITRE 22.....10

CHAPITRE 23.....10

Françoise Chapelon

Sous le lierre...

Par l'auteure de

« Dors, mon ange » et

« Le germe du mal »

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Françoise Chapelon, 2017

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

CHAPITRE 1

Le sang avait giclé sitôt l'instrument retiré de son cou. Par saccades, il jaillissait, éclaboussant le mur du couloir dans lequel la vieille femme, tombée à genoux, se tenait. La main sur la blessure tentait de contenir le flux vital qui s'en échappait. Peine perdue. La plaie continuait de cracher le liquide écarlate qui se répandait désormais sur le sol. Le reste de son corps obèse s'affala dans la flaque devant elle dans un bruit visqueux. Son front heurta le sol sans qu'elle pût en amortir le choc, comme si son cerveau ne commandait déjà plus aucun de ses muscles. Le craquement des os de son nez lui rappela celui du crâne se fracassant sur le pavé de la cour. Rien n'égalait le son des os qui se brisent. Un instant, l'adrénaline inonda son cerveau et un sentiment troublant l'envahit.

L'imposante corpulence de la vieille l'obligea à fournir un effort important pour la retourner, mais cela était nécessaire. Il lui fallait contempler ce visage que le sang avait inondé, imprimer dans sa mémoire ce masque de l'horreur, savourer cet instant où, dans la pupille de sa victime, tant de pensées et de sentiments se mêlaient. Dans sa chute, les verres de ses lunettes s'étaient brisés et lui avait entaillé la chair. Il lui fallut les lui retirer pour voir la peur dans son regard. Son nez n'était plus qu'un amas de chair et d'os broyés. Mais elle vivait toujours. Un râle guttural s'échappait de sa bouche et se noyait en gargouillis infâmes à mesure que celle-ci se remplissait de sang, de bave et de morve.

Son œil fixé sur la silhouette sombre qui dansait et se

décuplait devant elle cherchait des réponses. Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi comme ça ?

Dans une dernière tentative de mise au point, elle fronça légèrement les paupières. La silhouette s'approcha pour lui faciliter la tâche, pour qu'elle sache. Quand enfin elle parvint à distinguer plus qu'une ombre vague, son regard s'emplit d'effroi. Et elle sut.

Elle sut que c'était à cause d'elle qu'elle mourait.

Son corps se mit à trembler. Elle convulsa l'espace de quelques secondes et cracha une masse visqueuse qui dégouлина sur le carrelage froid. Puis le silence se fit.

Dehors, la nuit avait enveloppé les rues. Au loin, les rires des enfants lui rappelèrent que, dans ce monde égoïste, la vie côtoyait sans cesse la mort, dans la plus parfaite indifférence.

Le sentiment de colère qui l'avait animée au cours des dernières semaines avait fini par céder la place à un cruel besoin d'explications. La douleur avait été vive; elle lui avait lacéré le cœur. Elle avait alors tourné le problème dans tous les sens, cherché à en extraire un semblant de logique, mais tout ce qu'elle avait réussi à obtenir se résumait à une incompréhension et une insupportable rage envers celui qu'elle avait aimé plus que tout et en qui elle avait eu une confiance absolue. Parce qu'il l'avait trahie.

Durant toutes ces années, Camille avait souffert de se sentir orpheline et sa souffrance n'avait connu aucun répit, car elle avait dû se contenter d'accepter la triste réalité, sans plus de détails. Elle avait supporté tant bien que mal le refus obstiné de sa mère de répondre à ses questions. Mais au

fond d'elle-même, elle avait toujours su que, derrière le masque de froideur de Solange, se cachait bien plus qu'une volonté d'oublier le passé. Sa mère n'avait jamais accepté la mort de son mari. Elle avait mis toute son énergie à haïr tout ce qui se rapprochait, de près ou de loin, de ce métier qui lui avait gâché la vie et avait privé ses trois filles de leur père.

Mais Camille avait voulu savoir. Savoir comment son père était mort. Savoir qui avait appuyé sur la détente. Savoir la vérité sur ce qui, pendant toutes ces années, lui avait été délibérément caché.

« Ton père s'est suicidé. Il s'est enfermé dans son bureau, un soir, après que tous les collègues avaient regagné leur foyer, et puis... il a utilisé son arme de service. On l'a retrouvé mort le lendemain matin. Je suis désolé que tu l'apprennes de cette manière. Je pensais que tu le savais. »

Les mots du capitaine Vasseur lui avaient fait l'effet d'un coup de poing dans l'estomac. Elle avait dû s'asseoir pour ne pas s'effondrer, le souffle coupé sous le choc de la nouvelle. Pendant quelques minutes, elle était restée là, sur sa chaise, blême, sans pouvoir parler, sans comprendre, tentant seulement de digérer les mots qui venaient de faire voler en éclats tout un pan de sa vie. C'était comme si son père était mort une deuxième fois, comme si la plus grande blessure de sa vie se rouvrait et se remettait à saigner, annihilant en un instant tout ce en quoi elle avait jusqu'alors mis tant de force à croire. Et soudain, la vérité lui avait explosé en pleine face : il l'avait abandonnée ! On ne le lui avait pas pris, contrairement à ce que sa mère lui avait toujours laissé croire ; il n'avait pas reçu une balle perdue ; sa mort n'avait rien d'un tragique accident : il avait choisi de partir, de la laisser, de lui imposer cette douleur qui ne

l'avait depuis jamais quittée. Alors elle s'était mise à le détester, à haïr ce père qui lui manquait tant. Elle ne le lui pardonnerait jamais.

Et puis les semaines étaient passées. Camille avait tenté de refouler sa douleur, de la museler, tout comme Solange l'avait fait durant toutes ces années. Peut-être fallait-il se contenter de vivre avec ça. Peut-être suffisait-il de laisser les morts reposer en paix. En cette veille de Toussaint, cette idée ne la quittait pas. Mais une fois devant la tombe de son père, Camille sentit à nouveau son monde s'écrouler et ne put retenir les larmes de rancœur qui lui brûlaient à nouveau les yeux.

« Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi nous as-tu abandonnées ? »

Camille toisa le regard de son père. Le visage de cet homme, gravé dans le marbre, souriait, impassible.

Les chrysanthèmes multicolores fleurissaient déjà quelques-unes des tombes voisines. Demain, le cimetière tout entier déborderait de vie sous un feu d'artifice de nuances chatoyantes. La tombe de l'adjudant Christian Lorset ne déparerait pas. De fraîches compositions auraient vite fait de remplacer les pauvres fleurs qu'elle avait elle-même déposées quelques mois auparavant, comme pour célébrer avec lui son retour au pays, et qui aujourd'hui courbaient tristement leur échine brunâtre et desséchée.

« Tu vois papa, je suis revenue. Je ne pouvais pas vivre ailleurs qu'ici. Tu m'as tellement manqué. »

Mais aujourd'hui, elle n'avait pas amené de fleurs. Sa mère et ses sœurs le feraient demain. En tout cas, Hélène ne dérogerait certainement pas à la règle.

« Comment ? Tu n'es pas allée fleurir la tombe de papa ?

Décidément, tu ne fais rien comme les autres, ma pauvre fille ! »

Camille sourit en entendant résonner dans sa tête les mots que sa sœur pourrait très bien lui envoyer au visage.

Hélène, la donneuse de leçon. Elle n'avait pas failli à son devoir une seule fois en dix-huit années. Il n'était pas question de laisser quiconque dire ou croire que personne ne venait fleurir la tombe du gendarme Christian Lorset !

Des fleurs ? Pour quoi faire ? Pourquoi s'évertuer à embellir ce qui ne renfermait que mort et pourriture ?

« Je n'ai pas besoin de mettre un pot de fleurs sur la tombe de mon père pour penser à lui. Sa pensée ne me quitte pas ! Il ne se passe pas un jour sans que je pense à lui ! Alors, ferme-la et contente-toi de répondre à mes questions ! » Voilà ce qu'elle lui répondrait pour clore ce petit dialogue imaginaire, mais tellement probable.

Si seulement c'était si facile... S'il suffisait de hausser un peu le ton pour se faire entendre et obtenir des réponses. Et puis, pourquoi pas ? La petite Camille n'était plus une gamine et les grands airs de sa sœur aînée ne l'impressionnaient plus. Hélène avait toujours fait bloc avec Solange, et Camille n'avait jamais pu percer ce rempart mère-fille, mais aujourd'hui elle savait qu'il lui fallait revenir à la charge. Car tant qu'elle ne saurait pas pourquoi leur père avait choisi de mettre fin à ses jours, elle ne pourrait plus ignorer ce sentiment de culpabilité qui la tenaillait. Et si elle ne l'avait pas suffisamment aimé ? S'il avait préféré la mort à son amour à elle ?

Hélène ne s'attendait pas à sa visite et accueillit sa sœur

par le sempiternel : « Eh bien, si je m'attendais ! » Mais le regard sombre de Camille lui fit vite comprendre qu'il ne s'agissait pas d'une visite de courtoisie et son ton changea brusquement.

—Il est arrivé quelque chose ? C'est Alex ?

—Non, Alex va bien, rassure-toi.

Sans attendre l'invitation de sa sœur, Camille alla s'asseoir sur l'une des chaises de la salle à manger. Du regard, elle intima à Héléna de prendre place en face d'elle.

—Que se passe-t-il ? Tu me fais peur ? Tu es malade ?

—Non, je ne suis pas malade, personne n'est malade. Mais j'ai des questions à te poser et je veux que tu y répondes.

—Ben, dis donc, c'est le gendarme qui parle, là ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Tu as l'intention de m'arrêter ?

Le ton d'Héléna se voulait léger, mais son inquiétude était réelle. Jamais elle n'avait vu une telle noirceur dans le regard de sa sœur.

—C'est au sujet de papa. Je sais comment il est mort, et je sais que tu le sais aussi. J'en ai marre de tous ces mensonges. Je veux savoir la vérité ! Je veux savoir pourquoi il a fait ça.

Héléna prit une longue inspiration et baissa la tête. Camille ne sut tout d'abord pas comment interpréter son attitude. Allait-elle encore chercher à nier et à fuir devant elle ? Allait-elle tout simplement lui dire que tout cela ne les regardait pas, dans une ultime tentative de protéger le secret si bien gardé par leur mère ?

—Je savais bien que tu finirais par l'apprendre, lâcha-t-elle enfin. Qui te l'a dit ? Ce n'est pas maman, n'est-ce pas ?

—Bien sûr que ce n'est pas maman. Elle n'a jamais

voulu me dire quoi que ce soit à ce sujet, tu le sais bien. Non, c'est le commandant de la BR qui me l'a appris. Et je peux te dire que j'ai failli péter un câble en entendant ça. Je... je ne comprends pas pourquoi il a fait ça ! Je n'arrive pas à comprendre ce qui a pu le pousser à... On était pourtant heureux, non ? La voix de Camille se brisa et Hélène eut le geste le plus improbable qui soit : elle se leva et vint s'agenouiller devant Camille. Elle lui prit les mains.

—Je sais que c'est dur à admettre. Maman aussi savait que vous ne pourriez pas comprendre, c'est pour ça qu'elle a préféré vous dire qu'il s'était agi d'un accident. Elle a voulu vous protéger. Vous étiez trop petites pour comprendre...

—Mais toi tu le savais. Depuis le début, n'est-ce pas ? Et tu n'as rien dit ! Toutes ces années ! Bon sang, Hélène, j'ai trente ans aujourd'hui, et Alex vingt-six ! Tu ne crois pas qu'il était temps de nous dire la vérité ?

Camille était en colère, mais par-dessus tout, sa voix renvoyait à sa sœur une telle détresse que celle-ci se releva pour la prendre dans ses bras. Pour la première fois de leur vie, les deux sœurs se serrèrent dans une étreinte fraternelle, partageant la même peine et la même incompréhension.

—Je te demande pardon, ma chérie, je me rends compte que nous avons eu tort. Mais maman ne voulait pas en entendre parler. Et tu sais comme elle est têtue parfois. Je crois que pour elle aussi ça a été très dur. Je ne suis pas sûre que même aujourd'hui elle sache vraiment pourquoi il a fait ça.

—Mais tu en as parlé avec elle ? Quand s'est arrivé, que t'a-t-elle dit ?

—Rien. Elle a juste dit que vous ne deviez pas savoir ce qui s'était réellement passé. Pour votre bien. Elle n'en a

jamais plus reparlé.

Camille renifla plusieurs fois, puis elle essuya ses larmes et se calma un peu. Hélène lui servit un verre d'eau qu'elle but tout en digérant les paroles de sa sœur.

—Et toi, qu'est-ce que tu as pensé quand tu as su la vérité ?

—Je n'ai pas compris. Comme toi. J'ai été triste et en même temps j'étais furieuse contre lui. Je crois que papa nous a caché certaines choses...

Camille releva la tête, intriguée.

—Que veux-tu dire ? Quelles choses ?

—Je ne sais pas. Mais je sais qu'il a laissé une lettre à maman. Une lettre dans laquelle il lui demande, il nous demande pardon.

—Une lettre ? Tu l'as lue ?

—Non, maman m'a juste dit qu'il expliquait qu'il nous aimait et qu'il espérait qu'on lui pardonnerait...

—Mais ça n'a pas de sens. Pourquoi a-t-il voulu mourir ? Il ne le dit pas dans sa lettre ? Tu sais si maman l'a toujours ? Il faut que je la voie.

—Camille se leva subitement, prête à descendre les quelques étages qui séparaient l'appartement de sa sœur de celui de leur mère quand Hélène l'arrêta.

—Attends ! N'y va pas. Tu es encore trop remuée et tu risques de la braquer. Laisse-moi faire. Je vais lui parler et je te ferai passer la lettre, si tant est qu'elle l'ait conservée...

En remontant le boulevard Gambetta, Camille ressassait encore les mêmes idées, incapable de refermer ne serait-ce que temporairement ce douloureux chapitre de sa vie. En

mettant son clignotant pour tourner dans sa rue, elle ne vit pas le petit groupe qui s'apprêtait à traverser et pila lorsque l'un d'eux heurta le capot de sa voiture dans un bruit sourd.

—Oh mon dieu !

Mais lorsque l'homme qu'elle venait de heurter lui apparut dans les phares de sa voiture, Camille se figea. Son visage était blafard, ses yeux cernés de noir. D'horribles cratères purulents lui couvraient le front. Un filet de sang dégoulinait de sa tempe et sa chemise ensanglantée était en lambeaux.

—Chauffard ! lança le zombie, en direction de Camille qui, encore sous le choc, avala sa salive et attendit quelques secondes pour réenclencher la première. Le petit groupe, zombie en tête de cortège, traversa devant elle. Deux petites sorcières, balais en main, un petit diable tout de rouge vêtu et un affreux Frankenstein balafré d'un mètre dix tout au plus lui emboîtèrent le pas en sautillant joyeusement.

« Bon sang, c'est vrai que c'est Halloween... », songea Camille en repartant. Le zombie ne semblait pas plus amoché que cela et il y avait fort à parier que des deux, Camille était celle qui avait eu le plus peur.

La jeune femme gara sa voiture en bas de chez elle et entra dans son bâtiment. La minuterie était allumée et elle entendit des voix qui lui étaient désormais bien familières. Salut vous deux, lança-t-elle à l'homme-squelette et à son petit Dracula aux dents sanguinolentes. Brrr, vous faites sacrément peur, dites donc !

—Rrrrr ! Ve vais te fufer le fang ! menaça Dracula derrière son masque de terreur.

—Oh non, je t'en supplie, pas ça, pitié ! supplia Camille en se tenant le cou des deux mains.

—Allons, jeune Dracula, tu ne vois donc pas que c'est notre amie, la princesse Camille ? Tu ne voudrais pas boire le sang de notre gentille princesse, n'est-ce pas ?

Tous trois se mirent à rire et Camille les rejoignit devant leur porte.

—Alors ? La récolte de bonbons a été bonne cette année ? Fais voir un peu Monsieur le Comte Dracula ? Mouais, pas mal, dit-elle en lui chipant une fraise Tagada qu'elle engloutit avant qu'il ait eu le temps de retirer son sac. Tu devrais venir sonner chez princesse Camille. Il se pourrait qu'elle ait quelques petites friandises à ajouter à ton précieux trésor, dit-elle en se retournant pour introduire la clé dans sa serrure.

Lucas ne se le fit pas dire deux fois. Dès que la porte fut refermée, son père le souleva et l'enfant enfonça le doigt sur la sonnette jusqu'à ce que la porte s'ouvrit à nouveau.

—Voilà, voilà, on se calme vilain monstre sanguinaire !

Camille vida le contenu d'un paquet de bonbons dans le sac de Lucas dont le visage s'illumina sous son masque.

—Ouah, merci Camille !

—Est-ce que j'ai droit à un bisou de mon Dracula préféré ?

L'enfant ôta son masque, lui sauta au cou et fit claquer un baiser sur la joue de sa généreuse voisine. Son père en profita pour embrasser à son tour la jeune femme pour la saluer.

—Alors, tu as passé une bonne journée ? lui demanda-t-il.

—Pas exactement, mais si tu as une ou deux heures à tuer, je pourrais t'en parler...

—Je fais dîner Dracula, je le décape un peu et je le mets

au lit. Je suis là dans une petite heure. Prépare la bière.

—À tout de suite, dit Camille en souriant, ravie de passer une partie de la soirée avec son charmant voisin.

Depuis leur rencontre quelques mois plus tôt, Camille et Yann avaient entamé une belle relation amicale et la jeune femme appréciait toujours la compagnie du jeune homme avec lequel elle partageait de nombreux points communs. Récemment séparé de la mère de son fils, Yann semblait lui aussi voir en Camille une amie et refusait rarement de venir passer un moment avec elle. Les quelques désastreuses histoires de cœur que la jeune femme avait vécues jusqu'alors l'avaient passablement échaudée et elle n'était pas prête à réitérer l'aventure avant d'être sûre de ne pas se faire avoir encore une fois. Mais de toute façon, la question ne s'était pas posée avec Yann. Le jeune homme n'avait jamais eu de geste équivoque avec elle. Sans doute préférerait-il une véritable amitié à une relation amoureuse vouée à l'échec. Sa séparation avait été pénible ; il s'en était longuement confié à Camille qui l'avait écouté, sans juger. Les écarts répétés de sa jeune épouse avaient été autant de coups de canifs à leur contrat de mariage et il avait fini par se dire qu'il valait mieux y mettre un terme définitif. Pourtant, il n'avait pas souhaité divorcer, pas tout de suite en tout cas. Prendre un appartement et partager la garde de leur fils avaient constitué une première étape. Pour le divorce, cela pouvait attendre. Camille avait simplement exprimé son approbation. Il y avait Lucas, et le petit garçon de cinq ans ne paraissait pas souffrir de cette situation. Yann voulait le protéger et ne souhaitait pas que l'enfant soit au centre des querelles de ses parents. Ce petit arrangement entre adultes consentants semblait, pour l'instant, satisfaire

tout le monde.

Camille ouvrit à Yann qui avait revêtu une tenue moins effrayante. Lucas avait littéralement sombré dès qu'il s'était glissé sous sa couette, épuisé d'avoir arpenté les rues de Montbrison à la recherche de sucreries en tout genre. Yann posa sur la table basse le baby-phone qu'il avait récemment acheté pour pouvoir surveiller son fils à distance et fit sauter la capsule de sa bouteille de bière avant de s'asseoir dans le canapé de Camille, étendant l'autre bras sur le dossier et savourant la première goulée rafraîchissante.

—Ouf, je ne suis pas mécontent que ce soit fini ! soupira-t-il. Cela faisait des jours qu'il me tannait pour mettre son costume ! Sa mère nous avait dit qu'elle nous accompagnerait, mais au dernier moment... un imprévu. Enfin, c'est pas grave. Lucas était ravi de sa récolte. Il va falloir que je surveille le sac. Il pourrait bien tout dévorer en une fois !

Yann but encore une gorgée et reposa sa bouteille. Il se pencha vers Camille et lui souleva le menton de son index replié.

—Dites-moi, princesse Camille, il paraît que vous avez quelques soucis ? Quel est ce regard triste qui obscurcit ce joli petit minois ? Qu'est-ce qui te tracasse, ma belle ?

Camille sourit. Yann trouvait toujours le ton qu'il fallait pour la mettre en confiance. Elle se détendit un peu et tenta de lui faire partager l'ambivalence des sentiments que le suicide de son père provoquait en elle. Cela faisait plusieurs semaines qu'elle savait la vérité et elle avait confié à Yann la colère que cette nouvelle avait suscitée en elle. Mais cette fois-ci, elle avait franchi une étape. Elle avait commencé à chercher des réponses auprès de ceux qui connaissaient la

vérité depuis le début et qui lui avaient sciemment menti. Et elle avait peur. Elle était même terrorisée à l'idée de découvrir une vérité qu'au fond il valait peut-être mieux ignorer. Mais c'était plus fort qu'elle. Était-ce parce qu'elle exerçait un métier qui l'obligeait à résoudre de multiples énigmes ou tout simplement parce qu'elle ne pouvait pas se contenter du peu qu'elle savait sur la mort de son père ?

Yann l'écoutait. Il hochait la tête et semblait partager ses interrogations.

—Ton père devait être à bout pour choisir de mettre un terme à sa vie. Ce n'est pas le genre de décision qu'on prend à la légère, sur un coup de tête. Est-ce que tu sais si tout allait bien entre ta mère et lui à cette époque ?

—C'est difficile à dire. Je crois que je ne me suis jamais réellement posé la question en fait. Ils étaient ensemble. Je ne saurais pas dire s'ils étaient un couple heureux. D'ailleurs, c'est quoi un couple heureux ?

—Ils se disputaient ?

—Non, enfin, comme tous les couples je suppose. Papa passait beaucoup de temps au travail. Ça, je peux le comprendre aujourd'hui. Mais je crois que maman le lui reprochait pas mal. Mais quand il était de repos, il nous emmenait toujours en balades, Alex, Hélène et moi. Mais maman... elle ne venait presque jamais avec nous. Je crois que je n'ai jamais voulu le voir, mais... mes parents n'étaient plus vraiment heureux ensemble... Ça me paraît évident maintenant...

—D'accord, mais cela n'explique pas le suicide. Ils auraient pu se séparer si leur couple battait de l'aile. Ta mère dit ne pas savoir pourquoi il a préféré partir de cette manière ?

—Ma mère ne dit rien du tout. Je ne sais pas si elle est dans le déni total et préfère ne pas en parler ou si elle ignore vraiment les raisons de son suicide. Mais Hélène m'a dit qu'il lui avait laissé une lettre d'adieu. Il faut que je voie cette lettre. Il faut que je sache comment mon père a justifié son acte.

Yann hocha la tête, puis il reprit sa bouteille et but une gorgée.

—Vendredi soir j'ai invité deux couples d'amis à dîner, est-ce que ça te dirait de te joindre à nous ?

—C'est gentil de me le proposer, je te fais tant pitié que ça ? plaisanta-t-elle.

—Dis pas de bêtise. À vrai dire, ça me rendrait service. La perspective de me retrouver tout seul avec deux couples... Tu vois ce que je veux dire ?

—Oh oui, je vois très bien. Ça m'arrive tout le temps !

—Alors c'est entendu ?

—Je viendrai avec plaisir.

Le baby-phone crépita et la voix de Lucas se fit entendre :

—Maman ! Non ! Non maman ! Papaaaaa !

—Je crois que Dracula est en plein cauchemar ! Je file. Vendredi, sept heures et demie, ne sois pas en retard !

Nice, quelques mois plus tôt.

Valérie referma soigneusement le carton et le plaça sur la table de la salle à manger, bien en évidence. Ce qu'elle s'apprêtait à faire ne manquerait pas de susciter bon nombre d'interrogations, mais les réponses étaient là, dans cette vieille boîte poussiéreuse, pour qui voudrait les connaître.

Sa vie n'avait pas été facile. Elle avait dû traverser bien des épreuves et continuer à aller de l'avant, malgré les embûches, sur les conseils de maman. Parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire, tout simplement.

Mais aujourd'hui, maman n'était plus là, et cette dernière épreuve, elle devait l'affronter toute seule. Seulement voilà : c'était au-dessus de ses forces. Un véritable cataclysme avait ravagé sa vie, emportant sur son passage tous les lambeaux de vérité auxquels elle s'était désespérément accrochée durant toutes ces années, balayant définitivement tout espoir de rédemption.

Elle avait causé sa perte. Il était mort par sa faute. Comment pourrait-elle vivre avec ça ?

Valérie arrangea les coussins du canapé et s'y installa confortablement. Elle serra le flacon entre ses mains et laissa son regard errer sur les moulures du plafond. Bientôt, son visage lui apparut. Pour la première fois depuis toutes ces années, elle parvenait à retrouver les traits de son visage. Pour la première fois depuis toutes ces années, elle

s'autorisait à le faire. Elle fut surprise de constater qu'elle ne l'avait pas oublié. Il semblait avoir toujours été là, dans un coin de sa mémoire, en stand-by, et il avait suffi de quelques secondes de concentration pour qu'il reprenne vie devant ses yeux. Elle sourit en contemplant ce visage familier. L'avait-elle réellement haï ?

Valérie prit une profonde inspiration et ferma les yeux. Elle savait qu'elle n'avait pas d'autre choix. Personne ne pouvait plus rien pour elle. Mais elle ne partirait pas sans comprendre. Elle devait redonner du sens à tout cela. Elle le lui devait bien. Alors, elle se concentra davantage et les images commencèrent à lui parvenir. Floues tout d'abord, puis de plus en plus nettes.

Allongée sur le canapé de son salon, les yeux fermés sur tout ce qui l'entourait, Valérie repassa lentement le film de sa vie.

CHAPITRE 2

La matinée touchait à sa fin et Camille entreprit de faire un peu de rangement sur son bureau avant de partir déjeuner. En face du sien, le bureau de Thomas croulait sous la paperasse.

—Je ne sais vraiment pas comment tu fais pour travailler avec un bazar pareil devant toi. C'est à peine si on te voit derrière cette montagne !

Thomas releva le nez de son écran et lui sourit.

—Tu me vois là ?

—Mais enfin qu'est-ce que tu attends pour mettre un peu d'ordre ? Tu ne vas pas me dire que tu t'y retrouves dans tout ce... fatras !

—Contrairement à ce que tu penses, tout ce que tu vois ici est rangé. Cela peut ressembler à du bazar, je te l'accorde, mais c'est en fait du bazar organisé ! Je sais exactement où se trouvent chaque objet, chaque dossier.

—Ah oui ! Voyons cela : pourrais-tu me faire passer... l'agrafeuse ?

—Mais bien sûr. Voyons voir...

Thomas feignit de réfléchir une seconde, puis il afficha un large sourire et plongea la main au milieu d'un monticule d'objets en tout genre. Ses yeux bleus scintillèrent lorsqu'il sortit l'instrument demandé et le brandit devant la mine perplexe de sa collègue.

—Ta-da ! Alors ? D'autres questions ?

Camille se contenta de secouer la tête en soupirant et retourna à son rangement.

—Un de ces jours, tu vas retrouver un cadavre là-

dessous, commenta-t-elle laconiquement.

—Camille, Thomas, les collègues de la Brigade Territoriale viennent de nous contacter. On leur a signalé un homicide. Je voudrais que vous vous rendiez sur place sans attendre.

Le capitaine Vasseur venait d'entrer dans le bureau et leur tendit le document sur lequel figuraient les quelques détails concernant l'homicide en question. Les deux jeunes gens le parcoururent rapidement et, quelques minutes plus tard, tous deux sortirent de la BR et montèrent à bord de leur véhicule.

—19, allée Jules Romains. C'est à une dizaine de minutes d'ici. Je connais le quartier, vas-y, je te guide.

Camille avait pris le volant et Thomas lui indiqua le chemin.

—Là, tu prends la prochaine à droite. Voilà, on y est.

En descendant de la 207 banalisée, Thomas fit remarquer à sa collègue la jolie collection de nains de jardins multicolores disposés un peu partout dans le petit carré de verdure devant la maison.

—Ma grand-mère a les mêmes. Elle leur a même donné des petits noms, rigola-t-il.

—Elle doit être sympa, ta grand-mère. Bien, concentrons- nous un petit peu, dit Camille une fois passé le portillon extérieur. Les TIC ne sont pas encore arrivés. Il faut veiller à ce que personne ne pénètre dans la maison sans autorisation.

Camille se dirigea vers le gendarme posté dans l'allée et lui fit quelques recommandations. La zone avait été gelée, conformément à la procédure dans ce genre de cas. Tant que les techniciens en identification criminelle, les experts de la

gendarmerie, n'avaient pas procédé aux prélèvements d'usage, il fallait être prudent et ne laisser personne venir ajouter de « faux indices » à la scène de crime.

—La maison est plutôt isolée. On risque de ne pas avoir beaucoup de témoins, constata Camille après un rapide regard alentour.

—La maison là-bas, dit Thomas en désignant la plus proche habitation qui se trouvait un peu plus bas sur la route, à une centaine de mètres. Si quelqu'un est descendu par cette route, ils auront peut-être vu quelque chose...

—On ira s'en assurer. On y va ? suggéra la jeune femme.

—Allons voir ce qu'on a, dit-il en sortant un mouchoir qu'il plaça sur son nez. Devant le regard sceptique de sa collègue, Thomas expliqua :

—D'après le témoin, la personne qu'on a retrouvée morte là-dedans n'avait pas donné signe de vie depuis plusieurs jours. Ça risque de ne pas sentir la rose...

Camille grimaça et remonta son col roulé jusque sur son nez. Devant la porte d'entrée, deux hommes firent un premier état des lieux à leurs collègues de la Brigade de Recherches avant même que ceux-ci n'aient pu voir la victime.

—Il s'agit selon toute vraisemblance de la propriétaire de la maison, Marie-Claude Bonnin. C'est une amie, une certaine madame Delhéry, qui a appelé la gendarmerie parce qu'elle n'avait pas de nouvelles depuis trois jours et qu'elle ne parvenait pas à la joindre au téléphone. Je vous préviens, c'est une vraie boucherie.

Camille avança avec précaution, veillant à respecter le périmètre délimité par ses collègues. Elle n'eut pas à aller très loin. Le cadavre gisait au beau milieu de l'entrée de la

maison. La jeune femme retint sa respiration et colla sa main par-dessus le col de son pull dans l'espoir quelque peu saugrenu qu'aucune particule d'air vicié n'entre en contact avec sa bouche ou son nez. Mais à la vue du corps grouillant de mouches, elle dut reculer et refoula le haut-le-cœur qui menaçait soudain de lui faire renvoyer tout son petit déjeuner, pourtant déjà loin. Thomas eut le même mouvement de recul devant cette scène surréaliste.

—Sacré nom de...

—Oui, comme tu dis. La légiste ne l'a pas encore examinée ? demanda Camille au gendarme devant la porte.

—Elle est en route. De même que les TIC.

—Alors on ne touche à rien et on attend. Avez-vous relevé des traces d'effraction ?

—Aucune. La porte était verrouillée, mais on n'a pas retrouvé de clés.

—Et les fenêtres ? Le meurtrier aurait pu entrer puis ressortir par l'une des fenêtres.

—Vous avez fait le tour de la maison ?

—On a vérifié toutes les pièces : aucune fenêtre n'était ouverte et pas une n'a été fracturée.

—Le meurtrier aurait donc pénétré par la porte d'entrée et aurait lui-même refermé à clé ?

—Selon toute vraisemblance.

—De cette manière, ceux qui se sont inquiétés de ne pas la voir et qui ont sonné à sa porte pouvaient penser qu'elle n'était tout simplement pas chez elle.

—Ouais. Mais dans ce cas, cela signifie que la victime a peut-être elle-même ouvert la porte à son agresseur.

—Elle n'a pas dû se méfier.

—Bon, tant qu'on n'a pas le rapport de la légiste nous

disant à quand remonte la mort, on ne pourra pas vraiment avancer. Qu'en est-il de l'arme ? Vous avez retrouvé un couteau, quelque chose ?

—Rien pour l'instant.

Une fourgonnette blanche se gara devant la maison et quatre personnes en descendirent.

—Bonjour Camille. Je n'espérais pas être amenée à vous revoir si tôt.

—Bonjour, Sylvie, Jean-Paul, ravie que vous ayez pu faire aussi vite.

La docteure Sylvie Rochart avait eu l'occasion de travailler sur la précédente enquête de Camille, la première depuis son affectation à Montbrison, de même que l'équipe des TIC avec à sa tête l'adjudant-chef Jean-Paul Berger. Après un rapide échange, Camille leur indiqua le chemin.

Les trois experts revêtirent leurs combinaisons blanches et commencèrent leur travail d'investigation. Camille et Thomas restèrent sur le seuil de la maison afin de ne pas gêner leurs collègues puis, après une rapide concertation, décidèrent d'aller sonner à la porte de la maison la plus proche. Une dame âgée leur ouvrit. Une agréable odeur de cuisine parvint jusqu'aux deux gendarmes dont l'estomac, mis à rude épreuve quelques minutes plus tôt, commençait à présent à émettre des gargouillis attestant que le fumet était tout à fait à leur goût. Tandis que la vieille dame les guidait jusqu'au salon, Thomas se pencha discrètement vers Camille pour lui chuchoter :

—Bœuf bourguignon ?

Ce à quoi Camille répondit sans desserrer les dents :

—Tais-toi, j'ai la dalle, tout en lui envoyant un léger coup de coude dans les côtes.

—Asseyez-vous, je vous en prie.

Puis la vieille dame entreprit de débarrasser la table basse des divers objets qui l'encombraient, tout en poursuivant sur sa lancée.

—Excusez le désordre, je n'ai pas souvent de la visite. Mes petits-enfants ne passent plus très souvent maintenant, sur-tout depuis que le plus grand est parti faire ses études à Paris. Lui au moins il venait, mais ses frères...

—Pardonnez-nous, Madame, nous ne voulons pas vous déranger, coupa Camille qui sentait bien que la pauvre femme voyait là une occasion rêvée de passer un moment à papoter et rompre un peu la monotonie de ses journées de solitude. Nous voulions seulement vous demander si vous aviez vu ou entendu quelque chose d'inhabituel ces jours derniers.

La vieille dame secoua lentement la tête, ne semblant pas trop savoir ce que les deux gendarmes devant elle entendaient par « inhabituel ».

—Le quartier est plutôt calme, auriez-vous remarqué un véhicule ou une personne rôdant dans le coin il y a deux ou trois jours ? précisa Thomas.

—Laissez-moi réfléchir... Il y a bien eu ces petits qui sont venus sonner un soir... attendez-voir...

—Vous voulez dire dimanche soir ? Des enfants déguisés ?

—Oui, c'est ça. Mais je n'ai pas ouvert. Ma fille m'a dit que certaines personnes se faisaient parfois agresser par des jeunes gens qui se déguisaient pour se faire ouvrir la porte... Moi j'aurais bien donné quelques friandises à ces petits, mais ma fille m'aurait sermonnée si elle l'avait su...

—Vous savez, votre fille n'a pas tout à fait tort. Une

dame seule est une proie facile. Il faut vous méfier et ne pas ouvrir à n'importe qui, surtout le soir. Savez-vous si votre voisine, madame Bonnin, avait pour habitude d'ouvrir facilement sa porte aux inconnus ?

—Marie-Claude ? C'est drôle que vous m'en parliez parce que justement, ma fille m'a fait cette remarque la dernière fois qu'elle est passée. Elle a dit que Marie-Claude allait nous attirer des ennuis à cause de ses mauvaises fréquentations.

—Marie-Claude Bonnin, la dame qui habite au 19 ? Vous dites qu'elle avait de mauvaises fréquentations ? insista Thomas, pensant que la vieille dame se mélangeait sans doute un peu les pinceaux.

—Oui, c'est bien d'elle que nous parlions n'est-ce pas ? C'est-à-dire que les jeunes femmes dont elle s'occupe, vous savez, ces pauvres femmes... Leurs maris les cherchent parfois et s'ils arrivent jusqu'ici...

—Pardonnez-moi, Madame, mais de quelles jeunes femmes madame Bonnin s'occupait-elle ?

—Mais enfin, des jeunes femmes violentées par leurs maris. Vous ne saviez pas ? Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Il s'est passé quelque chose ? Marie-Claude a des ennuis ?

Camille et Thomas se regardèrent, puis Camille résuma la situation en des termes qu'elle prit soin de peser afin de ne pas choquer la pauvre vieille dame.

—Oh mon dieu ! Mais c'est épouvantable ! Mais qui a pu faire une chose pareille ? Cette pauvre Marie-Claude ! Oh mon dieu !

—Madame, nous n'allons pas vous déranger plus longtemps. Si toutefois un détail vous revenait concernant la

journee de dimanche ou de lundi, soyez gentille de contacter la gendarmerie. Ça va aller, Madame ? Voulez-vous que l'on appelle quelqu'un pour vous ? Votre fille peut-être ?

La pauvre femme accusait toujours le coup et ne semblait plus entendre les paroles des gendarmes qui tentaient de la rassurer. Elle secouait la tête, le regard dans le vide, repoussant les images terribles qui se dessinaient derrière ses pupilles.

—Elle avait raison... Tous ces hommes... Ils l'ont tuée ! Elle avait raison...

—Qui avait raison ? demanda Thomas.

—Laisse tomber, je crois qu'on l'a perdue. On va demander à un collègue de venir lui tenir compagnie jusqu'à ce qu'elle retrouve ses esprits. Il appellera sa fille dès qu'elle pourra lui indiquer comment la joindre.

Thomas sortit et, quelques minutes plus tard, une jeune femme en uniforme prenait la relève tandis que Camille rejoignait le reste de l'équipe, un peu plus haut dans la rue.

La docteure Sylvie Rochart terminait d'examiner le corps et fit un signe à l'intention de Camille qui se tenait dans l'embrasement de la porte.

—Vous avez pu déterminer la cause de la mort ?

—Venez voir, lui dit-elle en lui indiquant de se baisser. Camille s'accroupit à ses côtés. Le délicieux fumet imprégné sur ses vêtements ne suffit pas à masquer l'odeur écœurante qui se dégageait de ce corps inerte et Camille lutta de toutes ses forces pour ne pas laisser paraître son dégoût et rester professionnelle.

—Vous voyez cet orifice ? La pauvre femme s'est totalement vidée de son sang par ce simple petit trou. La carotide a été perforée par un objet long et pointu. Son

agonie n'a probablement duré que quelques minutes.

—Une idée de l'objet en question ?

—Pas la moindre. Je dois dire que je n'ai jamais vu une plaie semblable. Mais j'espère pouvoir vous en dire plus après l'autopsie.

—Et en ce qui concerne la date de la mort ?

—Même chose, l'autopsie le déterminera. Mais d'après les lividités, je peux d'ores et déjà vous affirmer que la mort remonte à au moins deux jours.

—Ce qui nous ramène au 31 octobre ou au 1er novembre, conclut Camille pour elle-même.

—Bien, j'ai terminé. Lorsque les TIC le jugeront possible, vous pourrez procéder à l'enlèvement du corps. Camille, au plaisir, si je puis m'exprimer ainsi.

Camille la salua alors qu'elle se dirigeait vers la sortie, puis elle se releva et fit quelques pas en direction du gendarme posté devant l'entrée de la maison.

—Avec un collègue, faites le tour du jardin et vérifiez les containers à ordures. On recherche un objet long et pointu.

Camille revint alors dans le hall d'entrée et observa le corps un instant. Dans sa chute, la pauvre femme avait agrippé le petit meuble sur lequel était posé son téléphone. Le combiné tombé au sol s'était ouvert et la batterie avait été éjectée de son réceptacle et ne tenait plus que par un fil. Pas étonnant que son amie n'ait pas réussi à la joindre. Un petit bloc de papier, des stylos, un calendrier et divers autres objets avaient également glissé du meuble qui avait dû tanguer, mais n'avait pas basculé. À moins que l'assassin ne l'ait remis en place. Le relevé d'empreintes auquel le collègue des TIC avait déjà procédé le dirait peut-être, mais il y avait malheureusement fort à parier que l'individu avait

pris ses précautions et essuyé toute trace. Et si le meurtre avait été prémédité, ce qui était à ce stade impossible à déterminer, l'assassin portait certainement des gants. Le regard de Camille balaya ensuite le reste du hall, s'attardant sur les murs.

—Viens voir par ici, Thomas.

Prenant garde à ne pas marcher dans le sang, Thomas rejoignit Camille et regarda à son tour les murs de l'entrée.

—D'après cette giclée de sang, je dirais que la victime tournait le dos à son assassin lorsqu'elle a été poignardée.

—Oui, c'est certainement pour cela que seul le mur droit a été maculé de sang.

—Mais dans ce cas, le corps devrait se trouver sur le ventre.

Tu crois que la vieille dame s'est retournée ?

—J'en doute. Regarde l'état de son visage. J'ai du mal à croire que la pauvre femme aurait eu la force de se retourner toute seule tout en se vidant de son sang.

—Tu penses que c'est l'assassin qui l'a retournée ?

—Ça m'en a tout l'air. La question est : pourquoi ?

—Camille, viens voir ça une seconde.

L'adjudant-chef Berger se tenait de l'autre côté du cadavre. Camille le rejoignit en contournant le corps et en posant ses pieds avec précaution.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en observant avec la plus grande perplexité ce que le gendarme tenait dans le creux de sa main gantée de bleu. Des poils ?

—Oui. Mais pas du poil humain, en tout cas.

—Intéressant. Tu as une idée de quel animal il provient ?

—Peut-être un loup-garou, plaisanta Thomas avant de réaliser rapidement, au regard que lui lança Camille, que ce

n'était sans doute ni le lieu ni le moment de faire ce genre de blague.

—Difficile à dire, répondit Berger. Tu sais si la vieille dame avait un animal domestique?

—Non, mais on va se renseigner. En tout cas, on n'a pas vu de chien. Peut-être un chat...

—Bon, j'envoie ça au labo et tu seras fixée.

Berger glissa les quelques poils dans un sachet plastique qu'il scella.

—Je vais faire un tour dans la maison, indiqua Camille à Thomas.

—Je te suis.

Dans la cuisine, la table était dressée pour une personne et la plaquette de beurre posée au milieu totalement ramollie, presque liquéfiée.

—On dirait que la victime s'apprêtait à dîner ou à déjeuner.

Toute seule. Elle n'attendait vraisemblablement personne.

Dans le salon, les TIC effectuaient encore des prélèvements et prenaient des clichés.

—Vous avez trouvé d'autres poils d'animaux ?

—Oui, il y en a pas mal sur le canapé. La victime possède certainement un animal de compagnie.

Domage, pensa Camille. Les poils retrouvés près du cadavre auraient pu être déposés par l'assassin, ce qui aurait peut-être constitué une piste intéressante. Mais sans l'arme du crime, sans indice quelconque, l'enquête risquait de s'avérer compliquée.

Thomas redescendit de l'étage et se posta près de Camille.

—Je n'ai rien remarqué de particulier là-haut. Tout est en ordre. Rien n'indique que le meurtrier soit allé dans la chambre ni dans aucune autre pièce. Il y a une petite boîte à bijoux sur la commode de sa chambre. Les bijoux n'ont pas été dérobés.

—Tout porte à croire que madame Bonnin a ouvert sa porte à son assassin, lui a tourné le dos et que celui-ci en a profité pour lui sectionner la carotide.

Camille regarda vers le fond du hall d'entrée, avança de quelques pas et ouvrit la penderie sous l'escalier accédant à l'étage. En écartant les vêtements qui y étaient suspendus, elle aperçut ce qu'elle semblait chercher et le sortit pour l'examiner.

—C'est bien son sac à main. Chéquier, porte-monnaie, on dirait que rien n'a été volé.

—Ce n'est donc pas un crime crapuleux. Quel pouvait donc être le mobile ?

—N'allons pas trop vite en besogne. L'assassin est peut-être entré avec l'intention de la voler et a pu être surpris par des bruits dans la rue. Il aura alors préféré décamper plutôt que de prendre le risque d'être vu.

—Oui, mais il avait les clés de la maison. Il aurait très bien pu attendre un peu et revenir terminer le boulot, si c'est l'argent qui l'intéressait, remarqua Thomas.

—Il n'a peut-être pas eu le temps de le faire. Ou alors il s'est tout simplement dégonflé. En tout cas, maintenant, il ne reviendra plus. On va demander à un collègue de surveiller la maison à distance quelque temps. Mais après trois jours, cela m'étonnerait fort que notre assassin se montre. Il faut absolument essayer de retrouver les enfants qui sont passés sonner aux portes. Avec de la chance, on

aura peut-être des témoins oculaires.

—Peut-être même que l'un d'entre eux aura vu un loup-garou rôder et...

—Thomas, fais-moi plaisir...

—C'est bon, j'ai compris. On peut se détendre un peu, non ?

Nice, quelques mois plus tôt.

—*Valérie va avoir un petit frère ou une petite sœur ! Maman a un bébé dans son ventre ! Tu es contente ?*

Suis-je contente ? Devrais-je l'être ? À en juger par leur mine radieuse, j'en déduis que je suis censée sauter de joie. Alors pourquoi ce poids dans mon estomac ? Pourquoi cette boule douloureuse dans ma gorge qui me donne envie de pleurer ?

Je suis encore une petite fille et je ne comprends pas tout ce que les adultes disent. Parfois leur attitude me paraît totalement incohérente. Pourquoi maman a-t-elle choisi de mettre un bébé dans son ventre ? Cette idée me révulse. Et à mesure que son ventre s'arrondit, j'imagine comme il doit être gros et laid, roulé en boule là-dedans.

Pourquoi les parents sont-ils toujours convaincus que faire un petit frère ou une petite sœur à leur enfant est une bonne chose ? Moi je n'ai rien demandé. Je n'en voulais pas de ce bébé. Alors pourquoi devrais-je me réjouir ? À l'annonce de cette bonne nouvelle (car pour eux, c'est certain, c'était une bonne nouvelle) j'ignore quelle a réellement été ma réaction. Ai-je pleuré ? Ai-je hurlé ma colère ? Pourquoi ne puis-je pas me souvenir de cela ? Tout le reste a bien fini par refaire surface, à force de gratter la croûte. Mais ce que j'ai pu faire à l'instant précis où l'annonce de l'arrivée dans la famille d'un deuxième enfant est parvenue à mon petit cerveau de fillette de quatre ans, je

n'en ai pas la moindre idée.

Et si en cet instant j'avais su ? Si en entendant les mots de papa j'avais compris ce qu'eux ne réaliseraient que des années plus tard ? Si à quatre ans, alors que dans les yeux de mes parents luisait l'espoir d'un bonheur décuplé par l'arrivée de ce quatrième membre, j'avais compris qu'au lieu de bonheur, tout ce que cet enfant nous apporterait ne serait que souffrance et déchirement ?

Une petite boule de malheur venait de se former et commençait à rouler, à dévaler la pente de nos vies.

CHAPITRE 3

Camille terminait de taper son procès-verbal lorsque le premier témoin arriva dans son bureau, précédé de Thomas.

—Madame Delhéry, je suppose ? Asseyez-vous, je vous en prie. Je vous remercie de vous être déplacée si rapidement. Je suis l'adjudante Camille Lorset et voici mon collègue le gendarme Thomas Finet. Nous sommes chargés de l'enquête concernant l'homicide de madame Marie-Claude Bonnin. Vous aviez signalé vous-même à nos collègues de la brigade que vous n'aviez plus de nouvelles de madame Bonnin, c'est exact ?

—Oui. Je l'ai appelée lundi vers dix heures, mais sa ligne était apparemment en dérangement. J'ai réessayé plusieurs fois, sans résultat.

—Vous êtes sûre que c'était lundi, le 1er novembre ?

—Tout à fait sûre. Nous avons une réunion prévue à 9 h 30. J'ai pensé que Marie-Claude était seulement un peu en retard, mais...

—Parlez-moi de cette réunion. De quoi s'agissait-il ?

—Marie-Claude, Samuel Richard et moi-même sommes les membres fondateurs d'une association qui vient en aide aux femmes victimes de violences conjugales. Lundi matin, nous avons prévu de nous retrouver pour évoquer le cas d'une jeune femme qui s'était présentée à nous quelques jours plus tôt. Les services sociaux nous avaient alertés. Il fallait trouver une solution d'hébergement d'urgence à cette jeune femme. Cela ne pouvait pas attendre.

—Je vois. Quel était le rôle de madame Bonnin au sein de votre association ?

—Marie-Claude reçoit... recevait les jeunes femmes et c'est elle qui effectuait les démarches pour leur trouver un logement. Mon Dieu... Je n'arrive pas à réaliser qu'elle a été... Mais qui a pu faire une chose pareille ?

—C'est ce que nous tentons précisément de découvrir, Madame. Arrivait-il à madame Bonnin d'accueillir ces jeunes femmes à son domicile ?

—Eh bien... Je dois dire que c'est arrivé. À plusieurs reprises... Nous lui avions pourtant dit de ne pas le faire. Je savais que ce n'était pas une bonne idée. Seulement, voyez-vous, parfois il est difficile de trouver un hébergement rapidement. Les places sont rares dans les foyers d'accueil et certains cas sont vraiment urgents, alors... C'est vrai, c'est arrivé que Marie-Claude héberge certaines d'entre elles et leurs enfants chez elle. Elle disait qu'elle ne craignait rien et qu'elle ne pouvait pas laisser ces pauvres femmes à la merci de leurs bourreaux. Elle avait le cœur sur la main, vous savez... Pauvre Marie- Claude...

—Voyez-vous si l'un de ces hommes aurait pu en vouloir à madame Bonnin au point de la tuer ? Avez-vous entendu l'un d'eux proférer des menaces à son encontre ou madame Bonnin elle-même vous a-t-elle jamais fait part de menaces qu'elle aurait reçues ?

Après une courte hésitation, la femme sembla se souvenir de quelque chose.

— Il y a bien eu cet odieux personnage un jour... Nous étions réunis au bureau de l'association, Samuel, Marie-Claude et moi, et ce... cet homme est arrivé. Il était furieux. Il nous a tous menacés et... oh mon Dieu ! Est-ce que cela signifie que nous sommes nous aussi en danger ?

—Poursuivez, je vous prie. Si vous pensez que vos vies à